

mon admiration pour les *Messéniennes*. Malheur aux *jeunes Frances* qui subiront les honneurs du buste ! mais ils sont encore bien vivans ; et même, depuis qu'ils ont eu leur semaine de ridicule, on assure qu'ils ont laissé pousser leurs ongles, croître leurs barbes, salir leur linge : ceci par opiniâtreté.

Nous avons vu le *jeune France* à table et chez lui ; le voici en voyage. Il a déjà chaussé la botte éperonnée, jeté le bonnet grec sur l'oreille, préparé ses crayons, transversé du grog dans une gourde.

Il part pour le Yung-Fraü.

Il dit à son portier : Si l'on vient me demander, vous direz que je pars pour le Yung-Fraü, la montagne vierge.

—Au Yung-Fraü, à la montagne vierge.

—Suffit, monsieur.

La botte éperonnée est seulement un symbole des tems, car si le *jeune France* parle beaucoup du coursier ou de l'hyppogriffe, il n'a pas de cheval ; il peut monter celui d'Asotolphe, mais jamais ceux de Crémieux : tous les marchands de chevaux s'appellent Crémieux. Il ira à pied, à pied par la montagne, à pied par le grand chemin, à pied dans la vallée. Qu'importe la vitesse à qui a pour lui le tems, l'espace, et qui veut s'arrêter à voir la lune borgne, le soleil en gaité, l'arbre ombreux. Les *jeunes Frances* sont la perte des messageries : les chemins de fer feront le reste.

Et il dira au papier, à la mémoire, à l'immensité, une pensée insolite, monumentale, télégraphique. Vaste encyclopédie, son album contiendra et ses grandes pensées, et ses infinis projets, et ses dépenses.

Et si le *jeune France* s'introduit dans une auberge, car il préfère encore l'auberge au noyer sculpté en parapluie, au manteau d'Ossian fait de nuages, au lit de camp de la nature, il demande d'abord une chandelle pour descendre à la cave. À la cave, il cherche les fondations cyclopéennes, les ogives croisées, ou les oubliettes des seigneurs suzerains. Il ne retrouve ni fondations cyclopéennes, ni ogives, ni oubliettes ; mais il remonte gris comme un Polonais. Alors il pleure sur notre barbare architecture sans poésie, sans tarasque, et avec des toits qui abritent de la pluie ; des hôtelleries sans génie particulier qui les habite ; mais des valets d'écurie propres, zélés, obéissans ; des filles d'auberge, qui ne sont ni scrophuleuses, ni lépreuses, ni ladres ; un aubergiste qui n'est pas ladre, même sur la carte. Adieu à toute poésie ! adieu, le voleur qui détousse les voyageurs près de l'abîme : pas même d'abîme ; il y a un pont. Adieu les terreurs de la nuit ; le bonnet de coton a remplacé la tradition, le chaud paravent a chassé la tapisserie qui regarde et frôle ; à minuit : rien ! si ce n'est le ronflement des chiens dans la cour, les piétinemens des chevaux dans l'écurie ; plus de noble étranger inconnu avec qui continuer sa route, mais de joyeux commis-voyageurs à la poignée de main amicale, au rire franc et ouvert. Adieu poésie ! Depuis quarante ans on n'a pas égorgé un seul homme dans les Ardennes !

Il demande avec douleur, après avoir mangé, le *jeune France* : Où est votre cirque romain ? On lui montre l'aire où l'on bat le blé. Où est votre pierre druidique ? On lui désigne un œvier. Votre clocher roman, vos arènes, vos tours, vos châteaux ? A tout cela on reste sourd. Alors il pleure, il continue de manger, de boire, de prendre des notes.

Enfin quand il a bien acquis la conviction que la France est totalement veuve de leurs, de brigands, de cathédrales, de sorciers et de poésie, il prend la malle-poste,

institution barbare, qui vous ramène avec la rapidité de l'éclair dans vos foyers, et il rentre chez lui avec trois pensées fortes et une gastrite.

Bien Parler.

Une des premières règles en éducation, c'est d'apprendre à faire bien ce que l'on est appelé à faire nécessairement ; et comme parler est la première affaire et la plus pratiquée de la vie, on devrait apprendre à parler bien sa langue.

Les hommes médiocres, et toutes les personnes dénuées de goût et de connaissances, se font de l'art de bien parler à peu près l'idée d'une parure. Ils oublient que le langage n'est pas une parure, mais un vêtement qui touche l'âme par tous ses points.

Qui voudrait être vêtu de haillons sales et dégoûtants ? Et si de se couvrir de haillons qui ne touchent que le corps est repoussant, combien la parole, qui touche l'âme de si près, n'a-t-elle pas d'importance pour tout être qui se plaît à penser et à sentir !

Parler bien suppose une habitude d'attention qui se porte sur la pensée même : par le langage on apprend à penser, surtout à développer sa pensée.

Sans un bon langage, même ce que l'on appelle esprit devient fatigant et de mauvais goût.

Dans un cercle où, par ignorance de sa propre langue, on ne sait pas bien au juste ce que l'on dit et ce que les autres ont senti, les amours-propres se choquent entr'eux, comme feraient des hommes ivres renfermés dans une même enceinte.

L'incorrection du langage est une des causes du commérage qui désole les petites villes, où les prétentions sont aussi vagues que le sens des mots.

Dans la conversation ordinaire, les hommes ne se touchent que par des nuances de sentiments impossibles à être exprimées dans une langue informe ou grossière. L'à-propos, qui fait tout le mérite de la parole, manque toujours aux personnes qui savent mal leur langue. Tout récit devient insupportable dans la bouche d'un homme qui parle mal. La bonne plaisanterie, qui ne porte le plus souvent que sur des nuances d'idées ou de sentiments et tient tant à l'expression qu'on lui donne, ne peut naître sous le grossier pinceau d'une langue mal formée. L'impossibilité d'exprimer la gaieté par la parole est ce qui habitue certaines personnes aux gros rires et à la pantomime bouffonne.

C'est par la langue polie qu'une nation participe aux progrès des lumières. Voyez le culte que tous les siècles et toutes les nations policées ont rendu aux Athéniens, culte que, de nos jours, on rend au sol même qui les a portés. Lorsque Athènes eut perdu sa liberté, la splendeur de son nom la protégeait encore, et le souvenir de sa gloire semblait la consoler de son abaissement. Tous ces avantages, Athènes les devait à sa langue.

BONSTETTEN.

ETUDES SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

Essai

SUR LE TRAVAIL, SON ORGANISATION, SA DIVISION ET SON ÉCONOMIE, LU A L'INSTITUT CANADIEN, LE TREIZE DU COURANT.

MESSIEURS,

Le travail constitue un des sujets les plus intéressants de l'économie politique, de cette science qui, procédant par l'analyse et l'observation, embrasse dans ses savantes recherches les diverses causes qui concourent à la production et à l'accroissement des richesses d'une nation, le mode de répartition des produits de l'industrie humaine au sein de la société, et de la consommation des divers objets propres à satisfaire les besoins pressants du pauvre nécessaire ou les caprices de l'homme opulent. La science écono-

mique, l'une des premières connaissances humaines et, comme a dit un savant, " le premier gage de l'admission des enfants aux prérogatives de la vie civile, aux privilèges de la société," tout en considérant l'aspect matériel de cette société, loin de ravaler les dons de la nature d'où résultent les arts, les sciences et les talents, leur assigne à tous leur rang et leur mérite réciproques, à proportion de leur utilité et de leur concours au progrès de l'industrie humaine et à l'accroissement des richesses sociales.

L'essence de l'industrie humaine est l'emploi de notre intelligence et de nos forces, et son objet principal tend à multiplier et à agrandir le nombre des commodités et des jouissances de la vie. Adam Smith, l'un des premiers auteurs qui aient traité de cette science, a fait du travail le seul moteur et la seule cause des ressources sociales, dans son admirable ouvrage sur la *Richesse des nations*, et quoique, plus heureux dans l'étude de l'économie sociale, ceux qui l'ont suivi n'aient pas admis cette seule cause restrictive de la richesse, néanmoins, messieurs, c'est déjà vous dire que l'étude du travail n'est pas à dédaigner.

C'est au sortir de l'enfance, dans la jeunesse, que l'on peut et que l'on doit acquérir et développer en soi le goût du travail qui tient lieu de plaisir, pendant tout le reste de la vie. L'objet du travail, son utilité, son importance, ne sont-ils pas judicieusement développés dans ces belles paroles de Quesnay : " Le droit naturel de l'homme, dit-il, se réduit, dans la réalité, à la portion qu'il peut se procurer par son travail, car son droit à tout est semblable au droit de chaque hirondelle à tous les moucherons qui voltigent dans l'air, mais qui, dans la réalité, se borne à ceux qu'elle peut saisir par son travail ou ses recherches ordonnées par le besoin." Turgot n'a-t-il pas dit quelque part : " que le droit de travail est la première, la plus sacrée et la plus imprescriptible des propriétés."

L'homme, a-t-on souvent dit et soutenu, est fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler et le poisson pour nager, et souvent on répète cette vérité sans en bien comprendre toute l'étendue.

L'obligation de l'homme à travailler semble découler de la nature de son être, de son organisation physique, de sa faculté à subir les modifications des climats les plus variés de la terre. La conformation de sa main, d'un tissu si délicat et d'une aptitude si étonnante à tout saisir, pourrait en partie nous convaincre de cette importante vérité à l'appui de laquelle on peut ajouter l'autorité d'un philosophe ancien, qui n'attribuait la suprématie de l'homme sur tous les autres êtres qui l'environnent qu'à l'organisation physique de sa main, susceptible de se prêter à tous ses besoins et ses desirs.

L'homme désœuvré paraît un être dégradé qui a perdu sa destination primitive et originelle. Toutes les attributions de l'homme se résument dans le travail, première vertu et première condition de son existence. Le travail constitue le pouvoir physique de l'homme, comme la science constitue sa puissance morale. Dans ce cas, l'homme ne doit-il pas se procurer d'autant plus par son travail qu'il est plus obligé de le faire, et plus il se procurera de jouissances, plus ses besoins augmenteront à raison même de ces jouissances acquises ; car le besoin est la mesure de son travail. Le travail est un des premiers éléments de la richesse, et la matière n'a de valeur qu'autant qu'elle est passible de l'action du travail. Cette passibilité de la matière jointe à l'industrie humaine bien dirigée est la source la plus productive des richesses.

Dans l'enfance des sociétés, l'homme, errant et vagabond, menait une vie chasseresse et ne trouvait pour toute nourriture que les produits spontanés de la terre. En ces tems, Nemrode fut le plus grand des chasseurs. Bientôt, l'association de plusieurs familles nombreuses produisit un état de vie plus sédentaire, et l'homme alors mena la vie pastorale ; ce fut l'âge d'or tant rêvé des poètes et si peu réalisé depuis. Dans cet âge, on vendait l'homme son héritage pour un plat de lentilles. Puis vint progressivement, avec